

## Prêtres diocésains : sentinelles de l'invisible

*Temps de formation spirituelle  
pour les prêtres diocésains de Vannes*

Quand l'auteur de l'épître aux Hébreux évoque la figure de Moïse, il écrit : « *Il tint bon comme s'il voyait l'invisible* » (Hb 11, 27). Le Pape Jean-Paul II a repris cette expression quand il est venu à Lourdes en août 2004 et a donné ce titre aux femmes en évoquant la figure de la Vierge Marie. Un certain nombre d'articles reprennent le titre de « *l'Exhortation Apostolique sur l'Evêque, serviteur de l'Evangile de Jésus-Christ pour l'espérance du monde* ». Il est indéniable que l'une des missions du prêtre diocésain est bien d'être serviteur de l'espérance. Sentinelle de l'Invisible dans une culture sécularisée et libérale qui ne valorise que ce qui est visible et rentable.

### 1<sup>er</sup> temps : Au cœur de la crise : Approfondir l'espérance

Si le ministère du prêtre s'enracine dans son attachement au Christ et à l'Eglise, c'est bien au cœur de cette portion d'humanité, qu'est le Diocèse, où vit le prêtre diocésain. S'il est invité à **ne pas perdre la tête** et à être branché sur le Christ Tête,

(1<sup>re</sup> rencontre) s'il a reçu **mission de faire corps** et d'être serviteur de l'Eglise communion, (2<sup>e</sup> rencontre) il vit son **ministère avec ses pieds** pour aller à la rencontre des hommes. Toute une génération de prêtres avec « France, pays de mission » a voulu sortir des sacristies et aller à la rencontre de l'humanité. Le monde des années 50 et 60 a bien changé. C'était le temps des 30 glorieuses, au niveau économique. C'était le temps de la construction Européenne, c'étaient bien sûr les années 68. Nous ne sommes plus dans la même réalité culturelle. Si l'espoir et même l'espérance chrétienne animaient toute une génération, les temps ont changé. Beaucoup d'auteurs actuels parlent de la crise de l'espérance. Nos contemporains vivent pour l'« immédiateté » et ils ont beaucoup de mal à faire des projets pour l'avenir. On parle de la perte du goût de l'avenir et de la morosité. Certains ont même inventé le terme de l'« aquoibonite ». A quoi bon se battre, la situation est sans issue. Il y a comme une sorte de résignation devant un avenir sur lequel on n'a pas prise et qu'on préfère ne pas envisager.

Or, le chrétien est invité à vivre d'une vertu théologique que l'on appelle l'Espérance. S'il est animé par la **Charité** pour aimer le Christ, l'Eglise et le monde, il est aussi soutenu par la vertu théologique qu'est la **Foi**. Mais il risque d'oublier la dernière, qu'est l'**Espérance**. Il est invité à espérer contre toute espérance comme Abraham. Or, l'espérance n'est pas pour les temps où tout va bien. Elle est pour les temps de crise. Le monde occidental est habité par l'anxiété, l'inquiétude et même l'angoisse. Le chrétien et en particulier les prêtres diocésains, sont aussi parfois angoissés devant les grandes mutations que vit l'Eglise en Occident. Or, l'espérance n'est pas conclusive mais bien inaugurale. A chaque cassure de l'histoire, il y a autant de raisons de désespérer que d'espérer. Jean Monnet, le père de l'Europe disait : « le problème n'est pas de savoir si l'on est optimiste ou pessimiste, la question est de savoir si l'on est déterminé ».

### Des repères qui s'effacent

L'être humain est bousculé lui-même dans sa propre identité. Il n'y a pas que les institutions qui soient remises en cause. On parle de la « fatigue de soi » (cf. les 25-40 ans) du fait de la pression de performance qui pèse sur les individus, du fait de l'instabilité, de

la remise en cause continuelle. L'homme se pense à partir de lui-même et non plus à partir de Dieu comme dans les récits bibliques. Dans le Christianisme, c'est Dieu qui est premier et qui vient à la rencontre de l'homme. « Au commencement était le Verbe ». La foi est don de Dieu. Au baptême, que demandez-vous à l'Eglise ? la foi. Aujourd'hui, c'est l'expérience individuelle qui est première, qui devient la référence. Même dans la démarche religieuse... il y a un grand intérêt accordé au ressenti. On valorise l'expérience et nous redécouvrons l'importance de l'initiation chrétienne et de la démarche initiatique.

Le rapport au temps a changé : nous sommes dans l'ère du zapping. L'homme de la modernité a tendance à se penser dans son éternel présent. Il ne se projette plus dans un avenir... tellement occupé de jouir de l'instant présent qu'il juge insatisfaisant. Il a du mal à se situer dans une histoire, dans une relecture de la vie. En même temps, devant le mal, la violence, la souffrance, la mort, il se pose des questions de sens.

Nos contemporains ont plus de moyens de vivre que leurs ancêtres, mais ils ont moins de raisons de vivre. On leur impose la précarité comme art de vivre. L'individu est souvent seul. Les faibles sont de plus en plus fragilisés, marginalisés même s'il y a des gestes spontanés de grande générosité (cf. le tsunami).

Nous sommes à l'ère de la société médiatique... du faire valoir... d'une certaine uniformisation avec le risque du clonage de la pensée (cf. le journal télévisé de 20 heures). En même temps, cette société permet une ouverture à d'autres cultures.

**Mais l'enjeu, c'est l'identité au cœur de la différence...** (cf. l'éveil religieux chez les enfants face à la télé). Dans un monde bouleversé, parfois désenchanté, la parole des chrétiens est attendue ainsi que leur témoignage. A la fois contestés, parfois ridiculisés, et en même temps écoutés dans les périodes douloureuses de la vie ou de l'histoire... Et s'ils étaient porteurs de l'espérance chrétienne... Inconsciemment, si c'était cela que nos contemporains attendaient de nous : une parole et un témoignage porteur d'espérance.

Comme le dit J.-C. Guillebaud, « *on ne perd pas la foi comme on perd ses clés. Ce n'est pas la foi que l'on perd, c'est la volonté de croire qui faiblit* ». On pourrait dire que ce n'est pas l'espérance qui

